

Ce n'est qu'un seul épisode parmi tant d'autres, où l'emporte celui qui menace l'autre. (Je rappelle ici que le Daesh [État islamique] coupe court à toute velléité d'opposition dans les régions sous son autorité en tranchant la gorge à ceux qui s'opposent à sa doctrine. Un moyen radical et définitif qui ferait frémir le Prophète.) Dans son essai, Richard évoque le mythe de Platon, basé sur les frères *thumos* (le cœur, la passion) et *epithumos*, rebelle, qui tire son autre moi vers le bas, alors que tous deux sont dirigés par la raison. Établir le parallèle entre la situation dans le système d'éducation québécois et la pensée de Platon est perspicace et fondé : depuis trente ans, le nombre d'étudiants souffrant du TDA (trouble de déficit de l'attention, avec ou sans hyperactivité) est partout en constante progression. Richard nous réfère à l'essai de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1835, 1840) qui parlait déjà de « citoyens [américains] isolés, tout à leur distraction, concentrés sur leurs intérêts immédiats, incapables de s'associer pour résister. Ces hommes remettent leur destin dans les mains d'un pouvoir tutélaire. Ce pouvoir [...] pourvoit à leur sécurité et facilite leurs plaisirs. Il ne brise pas les volontés mais il les amollit, il éteint, il hébète ». La conclusion de Richard : notre monde est en train de « couper les ailes du *thumos*, le laissant démuni dans sa vocation à élever les âmes ». On croirait lire le diagnostic médical de jeunes patients d'aujourd'hui.

Que faire pour contrer les excès auxquels se livre une partie de la jeunesse ? Il n'y a pas de stratégie, sinon celle proposée par Joseph Facal qui me semble pourtant difficile à mettre en pratique : si les autorités universitaires se défilent et plient devant des minorités revendicatrices, le dernier bastion demeure l'ensemble des enseignants, du secondaire à l'université en passant par les collègues, à s'opposer énergiquement, *massivement*, à l'antihumanisme radical, en train de prendre le dessus sur la raison.

HANS-JÜRGEN GREIF

Département de littérature, théâtre et cinéma, Université Laval

Eryka Desrosiers, *Journal d'une nouvelle enseignante. De l'université à la salle de classe*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. Profession Prof, 2018, 166 p., 21,95 \$

Paru dans une collection des Presses de l'Université Laval destinée aux enseignants, *Journal d'une enseignante. De l'université à la salle de classe* offre le regard d'Eryka Desrosiers, jeune enseignante de trois ans d'expérience, fraîchement diplômée du programme de baccalauréat en enseignement préscolaire et primaire lorsqu'elle fut engagée. D'emblée, son entrée dans le monde de l'enseignement de l'anglais langue seconde au niveau primaire est un choc : une réalité à laquelle le baccalauréat ne l'avait pas préparée. C'est de cette prise de conscience qu'est née pour Desrosiers l'idée de ce livre, sans doute moins un *journal* que ne le suggère le titre.

On pourrait sans doute affirmer sans se tromper que l'ouvrage de Desrosiers contient un éventail représentatif de son expérience. En effet, ses remarques et questionnements initiaux rappelleront à quiconque a enseigné maints états d'esprit connus dans ses premiers pas en classe. Les modèles pédagogiques montrés au baccalauréat, manifestement lacunaires selon elle, avaient déjà eu pour effet de susciter chez l'étudiante qu'elle était le désir de changer les choses : « [L]e baccalauréat m'a permis de rêver à un système éducatif meilleur, il m'a motivée à me fixer des [*sic*] grands objectifs, à faire mieux, à changer les choses, en quelque sorte. » Le lecteur un tant soit peu intéressé au monde de l'éducation ne sera pas surpris de voir l'auteure espérer l'avènement d'une école centrée sur les élèves, avec une « éducation adaptée à leurs intérêts et leurs besoins », souhait séculaire s'il en est. L'auteure, en parfaite logique avec sa prémisse mettant en évidence le fossé entre les études et le travail, propose que les nouveaux enseignants soient mieux encadrés par leurs pairs plus expérimentés.

Le *Journal* de Desrosiers consiste essentiellement en une description critique du fonctionnement du monde de l'éducation, passant par l'embauche des enseignants, leur formation, les types d'écoles, le recours au numérique, les élèves en difficulté, la planification des cours, entre autres, dont elle fait ressortir les points forts et faibles. Mais ses appels à la nouveauté, au renouvellement de la pratique, au changement, pour pertinents qu'ils soient, s'appuient sur une nomenclature de principes généraux, le plus souvent convenus. En effet, ce *Journal* ne proposera que très peu d'expériences ou de solutions concrètes pour appuyer le désir d'innovation de l'auteure, ses recommandations restant généralement en surface malgré les bonnes intentions affichées en début d'ouvrage. Les solutions, conseils, voire prescriptions ne manquent pas pour chaque aspect, et d'aucuns noteront la confiance manifestée par une enseignante de si peu d'expérience : le lecteur essaiera de ne pas se laisser distraire par des énoncés guide où alternent les infinitifs et les impératifs : « concevoir des leçons inspirantes », « préparer et planifier des cours comme des pros », « développer un esprit avant-gardiste » et rien de moins que « [l]a recette pour exceller en enseignement ».

Il est d'ailleurs malheureux qu'un tel appel à l'excellence n'ait pas vu l'expression écrite qui le véhicule atteindre le niveau souhaité... Plusieurs phrases déploient en effet une syntaxe malmenée : « Comment suivre et participer à l'évolution de l'élève » ; « Peut-être faudrait-il également offrir des formations aux enseignants expérimentés sur comment soutenir et épauler les nouveaux enseignants le mieux possible ? »

Ni journal ni thèse, le *Journal d'une nouvelle enseignante*, s'il couvre un large éventail d'aspects pertinents du monde de l'enseignement, propose, pour un système d'éducation imparfait, des balises qu'il serait bon de voir son auteure revisiter dans une vingtaine d'années.

CLAUDE GRÉGOIRE  
Collège Mérici et Université Laval

Copyright of University of Toronto Quarterly is the property of University of Toronto Press and its content may not be copied or emailed to multiple sites or posted to a listserv without the copyright holder's express written permission. However, users may print, download, or email articles for individual use.